

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:

Coloured pages/  
Pages de couleur

Pages damaged/  
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/  
Pages détachées

Showthrough/  
Transparence

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/  
Pagination continue

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/  
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

# FEUILLETON ILLUSTRÉ

## PARAISSANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU &amp; CIE., PROPRIÉTAIRES.

2 CENTIMS LE NUMÉRO.

### LE GRAND VAINCU

#### DEUXIÈME PARTIE — LA GUERRE DES BOIS

##### II. — LA CHASSE DU PÈRE ANDRÉ

Après trois jours de navigation, les pirogues indiennes entrèrent dans le lac Saint-Sacrement, puis, au bout de quatre autres jours, elles parvinrent à l'extrémité de ce lac, à proximité des lignes anglaises.

même où les pirogues s'avançaient avec tant de peine à travers ce dédale de troncs d'arbres, Saint-Preux avait déjà rencontré les Anglais et pris sur lui un avantage décisif.

À la fin du septième jour, il pria Ouinnipeg d'envoyer deux Indiens à la découverte et, comme la nuit allait venir, il proposa au chef abénaqui de faire une halte dans la forêt qui bordait le



Un large couteau était enfoncé entre ses épaules et son crâne sanglant était dépouillé de sa chevelure.

A mesure que l'on approchait de l'ennemi, Ouinnipeg redoublait de précautions. La meilleure partie du trajet se faisait pendant la nuit. Le jour, les pirogues suivaient les bords du lac et comme, à la suite de la fonte des neiges et des glaces, les eaux étaient très-hautes, on passait souvent entre des arbres inondés dont les troncs énormes dérobaient à tous les regards la marche de la petite expédition. Mais le rapprochement des troncs et l'enchevêtrement des branches et des lianes, qui pendaient comme les réseaux déchirés d'immenses filets, rendaient cette marche extrêmement lente.

Le gentilhomme béarnais commençait à s'impatienter de la longueur de la route. Il se disait que peut-être, au moment

de la reconnaissance devant leur apporter.

Il était indispensable d'accorder quelque repos aux sauvages et aux volontaires canadiens qui, malgré la résistance extraordinaire qu'ils savaient opposer à la fatigue, étaient exténués par les efforts qu'ils faisaient nuit et jour pour diriger les pirogues pesamment chargées à travers les obstacles qui encombraient la rive.

Depuis le lever du soleil, les pauvres gens n'avaient pris aucune nourriture et ils avaient grand besoin de réparer leurs forces épuisées.

Ouinnipeg donna à ses rameurs l'ordre d'accoster.

Mais alors se produisit un incident qui plongea la petite troupe dans la consternation.

Les cinq premières pirogues avaient déjà abordé, lorsque, par suite d'une fausse manœuvre des Canadiens qui la montaient, la sixième se heurta violemment contre un tronc à fleur d'eau.

Elle sombra aussitôt.

Or cette dernière pirogue contenait les vivres, les salaisons, la farine et le baril de rhum qui constituaient toutes les provisions de la petite expédition.

On se trouvait donc tout à coup sans vivres, au moment même où ces estomacs affamés réclamaient le plus impérieusement satisfaction.

Les Canadiens s'entre-regardèrent avec stupeur, Jean d'Arramonde s'emporta, le père André leva les yeux au ciel, comme pour demander à la Providence un peu de cette manne qu'elle avait envoyée jadis si à propos aux Hébreux mourants de faim.

Seul, Ouinnipeg ne perdit rien de son calme et de son sang-froid. Il fit amarrer solidement les cinq pirogues qu'il dissimula avec soin sous le feuillage d'un gros arbre dont l'inondation avait miné les racines et qui baignait sa tête chevelue dans les eaux du lac.

Puis il donna un ordre à trois de ses guerriers qui partirent dans trois directions différentes, après avoir changé leur fusil contre un arc.

Il revint ensuite vers le groupe consterné formé par Jean d'Arramonde, le missionnaire et les volontaires canadiens. Quant à Patene, il s'était mis sournoisement à l'écart et, armé d'un long bâton, il suait sang et eau pour attraper un jambon échappé au naufrage et que le courant entraînait rapidement.

— Mon frère blanc désire sans doute se reposer, dit l'Aigle-Noir à Jean d'Arramonde. Je connais près d'ici une petite clairière où ses guerriers pourront passer la nuit. Mes jeunes hommes veilleront.

— Eh bien ! conduisez-nous, Aigle-Noir, dit d'Arramonde en soupirant. Nous allons tâcher de remplacer par quelques heures de sommeil le souper absent.

— Trois de mes jeunes hommes parcourent le bois en ce moment. Ils apporteront peut-être un daim ou un orignal.

— Ah ! par le ciel, Ouinnipeg, vous êtes un sage et prudent guerrier ! s'écria d'Arramonde à qui la présence d'esprit du chef sauvage rendit soudain courage et confiance. En avant donc !

Tandis que la petite troupe s'installait dans la clairière où l'Aigle-Noir l'avait conduite et allumait le feu destiné à rôtir le daim promis par le chef indien, le père André s'éloignait, dans l'espoir de trouver parmi les mousses de la forêt quelques œufs d'outarde ou de poule de bruyère.

Le missionnaire marcha longtemps à travers bois, écartant les herbes du bout de son bâton, levant les yeux vers les branches des arbres pour tâcher d'y découvrir un nid, mettant enfin dans ses recherches le zèle et l'ardeur qu'il apportait à toutes ses actions. Il ne sentait ni les épines qui lui piquaient les jambes ni les grandes lianes qui lui fouettaient le visage.

Il ne s'inquiétait guère non plus de la route qu'il suivait, ni des difficultés que pourrait présenter le retour à travers les fourrés épais d'un bois inconnu.

— Ces pauvres enfants ! murmurait-il en allant droit devant lui à grandes enjambées et en se débattant avec vigueur contre l'enchevêtrement des branches et des lianes, ils sont épuisés de fatigue et de faim... à la veille peut-être de se battre. Si je pouvais leur rapporter au moins quelques œufs et quelques fruits !

Tout à coup un léger bruit dans un fourré voisin parvint à son oreille.

Il s'arrêta et écouta.

Il ne s'était pas trompé : il entendit à peu de distance un froissement de branches produit sans doute par le passage d'un animal qui devait être de forte taille.

Le père André se dirigea aussitôt de ce côté en marchant doucement.

Il écarta les ronces et les lianes et se trouva bientôt devant une sorte de petite clairière entourée de tous côtés de sapins élevés.

Au milieu de cette clairière, un animal au pelage fauve gisait à terre ; c'était un jeune daim.

La tête à demi renversée, le pauvre animal léchait lentement une large blessure qu'il avait au flanc. L'herbe autour de lui était toute sanglante. Un morceau de bois planté dans sa blessure indiquait qu'il avait été atteint d'une flèche. Dans sa fuite rapide, il avait sans doute heurté des branches, traversé des buissons, et la flèche en tournant dans la plaie l'avait affreusement déchirée.

Épuisé par la perte de son sang, il était venu tomber en cet endroit écarté.

Un éclair de joie traversa les regards du père André. Il serra le bâton qu'il tenait à la main et entra rapidement dans la clairière afin d'achever l'animal. Il se représentait par avance le plaisir qu'éprouveraient « ses pauvres enfants » lorsqu'ils le verraient arriver portant sur ses épaules cette belle pièce de venaison.

En entendant un bruit de pas, le daim blessé releva brusquement la tête. Il aperçut le vieillard et, par un effort désespéré, se mit debout pour essayer de fuir ; mais ses jambes tremblèrent sous lui et, fléchissant les jarrets, il retomba lourdement à terre. Un frisson de fièvre ou de terreur courut sur son pelage sombre.

Le père André s'approcha ; déjà son bras vigoureux se levait pour frapper... L'animal tourna vers lui ses grands yeux noirs, doux et profonds, il fit entendre un petit brame plaintif et le regard qu'il attacha sur le vieux missionnaire devint humide, comme si une larme eût humecté le jas de ses prunelles.

Le vieillard parut hésiter ; son bras resta un instant léré, immobile, puis peu à peu s'abaissa. La pointe du bâton toucha doucement la terre et le missionnaire, s'appuyant sur son arme, fixa son bon regard sur la victime qu'il allait sacrifier.

— Pauvre animal ! murmura-t-il, Dieu t'a permis d'échapper à l'ennemi qui t'avait blessé... Ne serait-ce pas l'offenser que de t'ôter la vie ?

Le bâton glissa de ses mains et tomba dans l'herbe.

Comme s'il eût compris la pensée de clémence qui avait désarmé son ennemi, le gracieux animal cessa de fixer sur le vieillard ses regards suppliants et recommença à lécher le sang qui coulait de sa blessure.

Le père André regarda cette plaie sanglante.

— Pauvre bête, dit-il, comme elle doit souffrir !

Il fit quelques pas dans la clairière, ramassa deux poignées d'herbes et cueillit les feuilles d'une plante que les Indiens employaient avec succès pour guérir leurs blessures.

Quelques instants après, il était agenouillé près du daim blessé. Il retira le fer de la flèche, étancha le sang avec une poignée d'herbes et mit sur la blessure une compresse de larges feuilles. Les grands yeux noirs de l'animal s'attachèrent de nouveau sur le visage du vieillard ; mais, cette fois, ils avaient

une expression presque humaine de reconnaissance ; inclinant sa tête fine, le pauvre daim lócha doucement les mains vénérables qui le pensaient.

— Décidément, se dit le père André en regardant le blessé avec un sourire ému, je crois que j'aurais fait un bien mauvais chasseur... Je n'ai pas la vocation.

Prenant ensuite l'animal dans ses bras, comme s'il se fût agi d'un enfant, il alla le déposer sur les mousses épaisses qui tapisaient l'ombre du fourré.

— Comme cela, pensa-t-il en jetant un dernier regard sur le blessé. Il sera à l'abri de la dent des bêtes féroces.

Après cette bonne action accomplie d'une façon si simple et si touchante, l'excellent vieillard s'appretait à reprendre sa course un peu aventureuse à travers le bois, lorsque tout à coup le fourré en face de lui s'ouvrit de nouveau et livra passage à un guerrier peau-rouge.

### III

#### LE SERPENT-ROUGE.

Le missionnaire eut un mouvement de surprise, mais non de crainte, car il savait que l'habit dont il était revêtu était respecté des Indiens, qu'ils appartinssent à une tribu hostile ou amie, idolâtre ou catholique.

D'ailleurs il reconnut vite le nouvel arrivant. C'était Mounghaála, un des guerriers abénaquis envoyés à la chasse par Ouinnipeg.

De son côté, le Peau-Rouge laissa échapper un geste de surprise en apercevant devant lui le missionnaire.

— Que mon père à la barbe blanche soit le bienvenu ! dit-il d'une voix haletante. J'ai aperçu tout à l'heure un troupeau de daims, j'ai tiré et je crois avoir blessé un de ces animaux. Mon père ne l'aurait-il pas vu passer près d'ici ? Son oreille subtile n'a-t-elle pas entendu le bruit de sa course légère ?

Le missionnaire se plaça résolument devant le daim blessé ; son cœur s'était serré à la pensée que le pauvre animal auquel il renait de sauver la vie pourrait tomber entre les mains du chasseur, et une inclination de tête équivoque répondit au guerrier.

Le Peau-Rouge eut un geste de dépit.

— Mon fils, reprit le père André avec un sourire malicieux, cela t'apprendra qu'un chasseur doit toujours tuer son gibier du premier coup.

— J'ai lancé ma flèche sans tenir compte du vent, dit l'Indien en baissant la tête d'un air un peu consterné, car il passait pour l'un des meilleurs tireurs de la tribu. Je croyais pourtant l'avoir atteint en pleine poitrine. Mais je sais la direction qu'a prise le troupeau, je vais la suivre. Il ne faut pas que Mounghaála se présente les mains vides devant son père l'Aigle-Noir.

— Voici la nuit qui vient, dit le père André ; il scrut, je crois, plus prudent de regagner le camp. Tu trouveras peut-être sur ta route une outarde ou quelque coq d'Inde.

— Mon père m'accompagnera-t-il ?

— Je t'accompagnerai.

Un soupir d'espoir anima la grave physionomie du Peau-Rouge.

— Si le Grand-Esprit est avec nous, la chasse sera bonne, dit-il d'un air de triomphe.

L'événement ne tarda pas à justifier la confiance un peu superstitieuse de l'Indien.

Ils avaient fait à peine cinquante pas dans le bois lorsque

tout à coup deux gros oiseaux se levèrent devant eux. Au moment où ils atteignaient à grand bruit d'ailes les premières branches d'un sapin touffu derrière lequel ils allaient disparaître, une flèche adroitement lancée par Mounghaála toucha l'un d'eux. C'était un magnifique coq de bruyère.

Ce coup heureux consola aussitôt le guerrier peau-rouge de l'échec que son amour-propre de chasseur avait subi quelques instants auparavant.

De son côté, le père André félicita d'autant plus vivement Mounghaála que son exploit diminuait un peu les remords qu'il éprouvait lui-même.

Le bon vieillard commençait, en effet, à se reprocher la faiblesse de son cœur et il était un peu confus de songer que, pour un animal à demi mort il exposait peut-être ses compagnons aux cruelles souffrances de la faim.

L'adroite flèche de Mounghaála était donc venue fort à propos calmer ses inquiétudes. En soulevant l'énorme oiseau que le jeune Peau-Rouge venait d'abattre, le missionnaire laissa échapper une exclamation de joie.

— Il est presque aussi gros qu'un daim ! s'écria-t-il.

Et cette pensée consolante dissipa aussitôt ses derniers regrets.

Ils reprirent leur marche un instant interrompue par cet heureux incident.

Au bout de quelques minutes, une sorte de gloussement doux et prolongé parvint à l'oreille exercée du Peau-Rouge.

Il s'arrêta soudain, mit un doigt sur ses lèvres, puis murmura :

— Écoutez, père ; j'entends le cri de la femelle. Elle doit s'être reposée dans ce petit bois d'érables.

Ajustant une flèche sur la corde de son arc, il s'élança légèrement dans cette direction et disparut bientôt aux regards du père André.

Quelques instants s'écoulèrent ; Mounghaála ne revenait pas.

Le missionnaire pensa que le jeune Indien s'était peut-être laissé entraîner à la poursuite de l'oiseau.

Il attendit patiemment.

Mais les minutes s'écoulaient, le soir allait venir et il fallait regagner au plus vite le campement de la petite expédition.

Le père André se décida donc à pénétrer à son tour dans le bois d'érables afin d'appeler l'imprudent chasseur.

Traversant le fourré où Mounghaála s'était enfoncé, il se dirigea dans une sorte de passage frayé sans doute par les animaux de la forêt et où le jour arrivait à peine à travers le feuillage touffu des érables.

Tout à coup un cri d'horreur s'échappa de la poitrine du missionnaire.

À deux pas devant lui, un guerrier peau-rouge gisait étendu sur le ventre ; un large couteau était enfoncé entre ses épaules, son crâne sanglant était dépouillé de sa chevelure.

Le père André devint pâle, il se baissa en frissonnant et ses mains tremblantes retournèrent le cadavre.

Il reconnut le pauvre Mounghaála.

Glaçé de stupeur, le vieillard regarda autour de lui pour chercher les traces de l'assassin.

L'obscurité qui régnait sous la sombre voûte des arbres ne lui permit pas d'apercevoir deux yeux noirs et ardents qui le regardaient à travers le fourré voisin.

Le père André s'agenouilla, et, après avoir constaté que le cœur du pauvre Indien avait cessé de battre, il prononça quelques prières sur ce corps inanimé.

Au moment où il allait se relever, une main s'appesantit sur

son épaule. Il se retourna et vit près de son visage la figure tannée d'un Peau-Rouge aux regards cruels.

Le missionnaire comprit alors le piège dans lequel Mounghaála était tombé ; cet Indien l'avait attiré dans le bois en imitant le cri du coq de bruyère et l'avait tué par derrière, sans défense.

Le vieillard se releva, sa physionomie calme n'exprimait aucune émotion. Seulement il fixa sur le Peau-Rouge un regard triste et sévère et, sans parler, désigna de sa main étendue le cadavre du pauvre Mounghaála.

L'Indien répondit par un signe affirmatif à la muette interrogation du missionnaire, puis, relevant fièrement la tête :

— Mon père à la barbe blanche ne me reconnaît donc pas ? dit-il d'une voix rude et gutturale. Je suis le Serpent-Rouge.

— Le chef de la tribu des Delawares ? Si, je te reconnais, fit le missionnaire d'un ton ferme. Ton père avait embrassé notre religion ; toi, tu es retourné au culte des idoles. Ton père était le fidèle ami des Français ; toi, tu combats avec leurs ennemis, et tu massacres leurs alliés.

— Le Chat-Tigre était vieux, dit l'Indien avec mépris ; il se laissait conduire comme un enfant timide. Le Serpent-Rouge n'a d'autre maître que le Grand-Esprit, et s'il combat avec les Anglais, c'est que les Anglais lui ont promis de lui rendre le territoire de chasse que ton peuple a arraché autrefois par ruse à la faiblesse d'un vieillard. Quant à ce guerrier, ajouta-t-il en touchant du pied le corps du chasseur abénaqui, je l'ai tué, comme je tuerais tout ceux de sa tribu qui se trouveront à portée de ma hache ou de mon fusil. L'Aigle-Noir a massacré l'année dernière près de Carillon trente de mes jeunes hommes, et je n'enterrai la hache de guerre que lorsque sa chevelure sera suspendue ici.

Et il indiqua du doigt sa ceinture ornée de quelques-uns de ces affreux trophées et où pendait la chevelure sanglante du malheureux Mounghaála.

— L'Aigle-Noir a tué tes jeunes hommes dans le combat, dit le père André avec force ; il les a frappés loyalement en face ; c'est un courageux guerrier qui n'a jamais attaqué par derrière un ennemi désarmé.

— Les cheveux de mon père ont blanchi dans les temples de son Dieu et non dans les sentiers de la guerre, répondit le chef peau-rouge d'un ton de mépris. Sa main n'a jamais touché la hache ou la carabine, il ne sait pas que le devoir d'un guerrier est de tuer son ennemi partout où il le rencontre.

En disant ces mots, le Serpent-Rouge se pencha, arracha tranquillement son couteau de la plaie profonde où il était planté, l'essuya dans un buisson et le mit à sa ceinture.

Puis, redressant sa haute taille, il continua avec une expression railleuse et hautaine :

— L'hospitalité que je vais offrir à mon père ne vaudra peut-être pas celle de son fils l'Aigle-Noir, mais il sera, je crois, plus en sûreté dans le camp des Delawares que dans celui des guerriers abénaquis.

Le père André ne se méprit pas au sens de ces paroles. Il était désormais le prisonnier d'une tribu ennemie et cruelle.

Toutefois la perspective de cette dangereuse captivité ne troubla guère son âme intrépide. Seulement il pensa avec une douloureuse inquiétude aux périls auxquels ses amis allaient être exposés.

La tribu des Delawares était nombreuse. Si le Serpent-Rouge parvenait à décorvrir la retraite où la petite expédition

avait établi son camp, il pouvait surprendre et massacrer, jusqu'au dernier, d'Arramonde et ses compagnons.

Comment les prévenir du danger qui les menaçait ?

#### IV

#### L'ATTAQUE.

Bien que l'Aigle-Noir ne pût soupçonner qu'une tribu nombreuse et hostile avait dressé ses wigwams dans cette même forêt, il avait pris toutes les précautions nécessaires pour garantir d'une surprise le détachement qu'il était chargé de conduire.

Cinq de ses guerriers étaient en sentinelle de distance en distance à cent mètres environ du camp. A la moindre alerte, les pirogues auraient été détachées du rivage et poussées au large.

Un seul feu avait été allumé pour attendre le fameux daim que le chef sauvage avait annoncé à Jean d'Arramonde, et trois Canadiens tenaient leurs grands-manteaux étendus autour de ce feu afin d'en cacher la flamme.

Une heure s'écoula.

Au bout de cet espace de temps, l'un des chasseurs arriva. Il n'avait trouvé qu'un écureuil et deux œufs de poule d'Inde. Le second parut un quart d'heure après, portant une ontarde de moyenne grosseur.

On attendait encore, espérant que Mounghaála, le meilleur chasseur de la tribu, viendrait compléter ce triste menu. Mais comme, à mesure que le temps s'écoulait, la fatigue et la faim se faisaient plus cruellement sentir, on résolut d'attaquer, et attendant mieux, le maigre gibier apporté par les chasseurs.

Tandis que l'écureuil et l'outarde cuisaient de compagnie, embrochés dans une longue baguette qu'un Canadien tournait gravement, l'attention de Jean d'Arramonde fut éveillée par le singulier manège auquel maître Paterne se livrait depuis quelques instants.

Ses deux grosses mains croisées derrière le dos, le nez au vent et la mine insouciant, l'ancien aide-droguiste se promenait tout seul à l'extrémité de la petite clairière.

Mais sa promenade le ramenait sans cesse vers un gros arbre dont il faisait consciencieusement le tour et derrière lequel s'attardait toujours quelques instants.

D'Arramonde résolu d'éclaircir le mystère de ces singulières évolutions. Il se glissa doucement derrière Paterne, et au moment où ce dernier disparaissait de l'autre côté de l'arbre, il fit le tour opposé et alla se poster contre un épaix buisson d'épine-vinette.

Il vit alors maître Paterne jeter autour de lui un regard circospect. Après avoir constaté qu'aucun œil indiscret ne l'épiait, il se mit à genoux, écarta les hautes herbes et y prit avec précaution le fameux jambon qu'il avait sauvé du naufrage et caché prudemment en cet endroit retiré.

Il le soupsa, le flaira, le regarda d'un œil attendri, puis tailla dans une brèche déjà profonde une tranche épaisse que sa large bouche engloutit rapidement.

Ensuite il remit le jambon dans la cachette, plaça de nouveau ses mains derrière son dos et, tout en remuant les mâchoires avec une précipitation comique, reprit tranquillement sa promenade autour de l'arbre.

— Ah ! pendar, je t'y prends ! s'écria d'Arramonde qui s'élança aussitôt vers lui et le saisit par le collet de son habit. C'est ainsi que tu t'empiffres tandis que ton maître et tes camarades meurent de faim !

Paterne faillit s'étrangler de peur en se voyant découvert et en sentant la main vigoureuse de son maître le secouer si rudement.

Il tomba à genoux et demanda grâces d'une voix entrecoupée autant par l'émotion que par les efforts désespérés qu'il faisait pour avaler l'énorme morceau qui lui gonflait les joues.

— Maraud ! poursuivit d'Arramonde furieux ; pour te punir, tu vas aller immédiatement monter la garde à cent mètres du camp... et si des indiens anthropophages, séduits par ton aspect gras et dodu, s'emparent de toi, tu n'auras qu'à accuser ta gourmandise, et tu seras puni par où tu as péché !

Le pauvre Paterne, effrayé par cette terrible menace qu'il prit au sérieux, essaya de fléchir son maître ; mais d'Arramonde fut inexorable et, après avoir distribué à ses compagnons le superbe jambon qu'il venait d'arracher à la voracité de son valet, il fit conduire ce dernier à la garde du camp, sur la même ligne que les sentinelles indiennes et sans autre arme qu'un bâton pointu.

Grâce à ce supplément inattendu, la petite troupe put apaiser sa faim. Ce frugal repas fut arrosé de l'eau du lac, puis chacun se roula dans son manteau et s'endormit, à l'exception de l'Aigle-Noir, qui, après avoir éteint les dernières braises du foyer, s'assit sur un arbre renversé et demeura immobile, attentif.

La nuit était complètement venue depuis près de deux heures, lorsque tout à coup le roucoulement doux du ramier frappa l'oreille du chef sauvage.

Il se retourna brusquement et darda son regard perçant dans l'obscurité de la forêt.

Quelques instant s'écoulèrent.

Bientôt Ouinnipeg entendit un froissement de branches à peine perceptible, et une forme noire rampant à travers les guerriers endormis dans la clairière s'avança vers lui.

Oah ! dit le chef à demi-voix en se penchant vers cette singulière apparition.

Au même instant, l'homme qui rampait sauta sur ses pieds et s'approcha rapidement de l'Aigle-Noir.

Ce dernier reconnut alors Chérokéah, un des guerriers qu'il avait envoyés en reconnaissance quelques heures auparavant.

Étendant son bras dans la direction de l'ouest :

— Les Delaware ! dit le guerrier indien d'une voix basse.

Une rapide expression d'inquiétude passa sur le front grave de l'Aigle-Noir.

— Mon fils les a vus ? demanda-t-il.

— Chérokéah a pénétré dans l'enceinte de leurs wigwams, repliqua le Peau-Rouge en relevant la tête avec orgueil.

— Sont-ils nombreux ?

L'Indien désigna d'un geste circulaire les dormeurs étendus autour de lui et, levant la main en l'air, montra trois doigts à Ouinnipeg.

Cela signifiait que les Delaware étaient trois fois plus nombreux que les Abénaquis et les Canadiens.

Puis, baissant les yeux d'un air affligé, le guerrier peau-rouge mit une main sur sa poitrine :

— Mon père ne reverra plus son fils Mounghaïla, dit-il d'une voix sourde ; un couteau delaware a pris sa vie, sa chevelure pend à une ceinture delaware.

Un éclair rapide passa dans les yeux de l'Aigle-Noir, son visage cuivré devint blême.

— Ils ont tué Mounghaïla ! murmura-t-il avec une effrayante expression de colère.

Le guerrier inclina tristement la tête, puis reprit :

— L'Aigle-Noir ne reverra pas non plus son père aux che-

veux blancs. J'ai aperçu le Serpent-Rouge qui entraît avec lui au milieu des wigwams de la tribu delaware. Il est leur prisonnier.

Ouinnipeg croisa ses bras sur sa poitrine. Baisant sa tête énergique, il réfléchit quelques instants et compta du regard les guerriers endormis autour de lui.

Sa première pensée avait été de marcher immédiatement sur le camp delaware, de le surprendre, de venger la mort de Mounghaïla et d'arracher le père André au Serpent-Rouge.

Mais le chef abénaqui était trop prudent pour ne pas reconnaître que ce projet était impraticable.

Le Serpent-Rouge, averti de la présence des Abénaquis dans la forêt du Saint-Sacrement, devait être sur ses gardes. On ne pouvait espérer le surprendre. D'ailleurs la fatigue des guerriers sauvages et canadiens, et leur petit nombre comparé à celui de l'ennemi ne permettraient pas, évidemment, de combattre avec quelque chance de succès.

Sombre et préoccupé, l'Aigle-Noir s'approcha lentement de Jean d'Arramonde, le réveilla en lui touchant l'épaule et lui apprit la fâcheuse nouvelle qu'il venait de recevoir.

— Eh bien ! s'écria le Béarnais en se levant vivement, il faut aller délivrer sur l'heure le père André et donner une leçon à ces mécréants. Ils sont nombreux, dites-vous ; tant mieux ! nous en tuons davantage.

Le chef sauvage secoua la tête. Il ouvrait déjà la bouche pour persuader au jeune aventurier qu'une semblable expédition serait une folie et qu'il valait mieux, en cette circonstance, employer la ruse que la force, lorsque tout à coup un cri guttural, terrible, déchira le silence de la vieille forêt.

En un instant, tous les Abénaquis furent sur pied, le fusil à la main ; les volontaires canadiens les imitèrent, et tous demeurèrent le cou tendu, le doigt sur la détente de leur arme, le cœur serré par l'angoisse d'un danger inconnu.

Soudain un coup de feu retentit dans le bois ; quatre autres détonations suivirent aussitôt.

C'étaient les sentinelles indiennes qui venaient de tirer. Quelques secondes après, les cinq guerriers peaux-rouges franchissaient en bondissant les buissons qui entouraient la petite clairière et tombaient au milieu de leurs compagnons en oriant :

— Les Delaware ! les Delaware !

Il y eut un moment de confusion.

— Aux pirogues ! cria le chef abénaqui.

— En avant dit Jean d'Arramonde qui, brandissant son épée, voulut entraîner ses Canadiens au-devant des ennemis cachés dans le bois. En avant ! en avant ! répéta-t-il en voyant ses hommes hésiter entre le combat qu'il ordonnait et la retraite conseillée par l'Aigle-Noir. Vous laisserez-vous effrayer par ces mendians déguenillés ? En avant ! et feu sur les Delaware !

Au même instant, de vives lueurs éclairèrent les voûtes sombres de la forêt. Des feux rouges allumés de tous côtés par les Delaware illuminèrent les troncs des arbres gigantesques et les faisceaux de lianes qui pendaient aux branches.

Au sein de cette lumière ardente, les sauvages ennemis bondissaient comme des diables noirs, tirant au hasard, brandissant leurs haches et poussant de sinistres hurlements pour terrifier leurs adversaires. Effrayés par ces clameurs, de grands oiseaux de nuit s'élevaient de tous côtés, tourbillonnaient au-dessus des torches enflammées et ajoutaient par leurs lourds battements d'ailes et par leurs cris à l'étrangeté de cette scène nocturne.

— Feu ! répéta d'Arramonde.

Et avant que l'Aigle-Noir, qui avait couru aux pirogues

avec ses guerriers, eût pu s'interposer pour empêcher cette folle imprudence, quelques coups de feu avaient été tirés par les volontaires canadiens sur les ombres noires qui couraient à travers les arbres de la forêt.

Cette décharge apprit aux Delawares la position exacte de leurs ennemis.

Cessant aussitôt leurs mouvements désordonnés, ils serrèrent leurs rangs et firent feu à leur tour.

Deux Canadiens tombèrent blessés : une balle perça le chapeau de Jean d'Arramonde.

— Aux pirogues ! cria de nouveau l'Aigle-Noir.

Les Canadiens battirent aussitôt en retraite, se rapprochèrent de la rive, et, tandis que les balles sifflaient autour d'eux et déchiquetaient l'écorce des arbres, ils s'enfoncèrent dans les buissons qui cachaient les bords du lac et montèrent rapidement dans les pirogues.

Les guerriers abénaquis les y avaient précédés et tenaient déjà les pagaies dans leurs mains robustes, et prêts à lancer leurs légères embarcations au milieu du lac à un signal de l'Aigle-Noir.

Ouinipeg donna ce signal, car il croyait que toute la troupe s'était raillée dans les barques et il ne pouvait soupçonner que le chef de cette troupe, emporté par son ardeur irréfléchie, s'était obstiné à poursuivre un combat inutile.

Tandis que, silencieuses et rapides, les pirogues s'éloignaient du rivage, Jean d'Arramonde, sans s'inquiéter de savoir s'il était suivi ou non, se précipitait, un pistolet d'une main, son épée de l'autre, sur les Delawares qui venaient de franchir le cercle de broussailles dont la clairière était entourée.

Il déchargea son pistolet et tua un Indien ; mais, au moment où il portait un coup furieux au Serpent-Rouge, son épée se brisa sur la hache du chef delaware. Déjà un Indien levait son couteau pour le frapper, lorsque le Serpent-Rouge arrêtant le bras de son guerrier :

— Ce prisonnier m'appartient, dit-il avec hauteur ; qu'on lui lie les mains.

Puis, brandissant sa hache, il reprit sa course, espérant atteindre l'Aigle-Noir ; mais lorsqu'il eut traversé la clairière déserte et franchi les buissons il aperçut les eaux du lac et comprit que son plus mortel ennemi venait de lui échapper.

Le Serpent-Rouge poussa une exclamation de rage.

L'obscurité profonde l'empêchait de suivre du regard la direction que les pirogues avaient prise. Il entendait seulement un faible clapotement produit par le jeu régulier des pagaies.

Arrachant une carabine des mains d'un de ses guerriers, le delaware fit feu du côté d'où venait ce bruit de rames. Quelques Delawares l'imitèrent et tirèrent au hasard ; mais cette fois aucune détonation ne vint leur indiquer la position de la petite flottille.

L'Aigle-Noir répondait par un dédaigneux silence aux provocations de son ennemi. Le chef delaware et ses guerriers étaient fous de rage en voyant le peu de succès de leur expédition, dont l'échec aurait été complet, si l'imprudent d'Arramonde n'était pas venu se jeter étourdiment entre leurs mains.

Le Serpent-Rouge avait pourtant bien pris ses mesures pour surprendre son ennemi.

Malgré l'adresse avec laquelle il croyait avoir rempli sa mission, l'Abénaqui Chérokéah avait été aperçu par un guerrier delaware au moment où, caché dans les grandes herbes, il épiait le camp ennemi.

Aussitôt l'éveille avait été donné secrètement et, lorsque le guerrier abénaqui qui avait quitté sa cachette pour revenir au camp de l'Aigle-Noir, trente Delawares, choisis parmi les plus

vigoureux et les plus adroits, s'étaient engagés sur sa piste, conduits par le Serpent-Rouge.

Mais la précaution prise par Ouinnipeg d'établir son camp sur les rives du lac avait fait échouer cette entreprise audacieuse, et l'Aigle-Noir avait pu échapper heureusement à l'ennemi qui comptait le surprendre.

## V

## LES WIGWAGS DELAWARES.

En faisant feu sur les Delawares dispersés dans le bois, les adroits tireurs canadiens avaient tué quelques-uns de ces sauvages.

Aussi, lorsque, vers le matin, la troupe dirigée par le Serpent-Rouge revint au campement de la tribu delaware, une explosion de cris de douleur et d'imprécautions accueillit son retour.

Une horde de femmes assaillit les guerriers indiens avec d'effroyables clameurs, leur reprochant d'avoir laissé assassiner sans les défendre et sans les venger, leurs pères, leurs frères et leurs époux.

Il y avait entre les deux tribus des Delawares et des Abénaquis une haine mortelle. L'année précédente, les Delawares avaient été défaits dans tous les combats, et leurs ennemis leur avaient fait éprouver des pertes sanglantes.

L'insuccès de cette nouvelle rencontre et la mort de quatre ou cinq guerriers avaient poussé au plus haut point l'exaspération des sauvages.

Après avoir lancé contre ceux qui revenaient leurs sarcasmes et leurs cris de fureur, les femmes entourèrent la hutte du conseil où étaient réunis les sachems, ou vieillards de la tribu, et recommencèrent leurs vociférations.

Le Serpent-Rouge, le front haut, l'œil enflammé de honte et de colère, fendit cette foule furieuse qu'il dominait de toute la tête et pénétra dans la hutte du conseil, où il trouva réunis les cinq vieillards de la tribu qui, accroupis graves et immobiles sur la natte étendue à terre, fumaient autour du feu dans de longs calumets peints en rouge.

Le chef delaware, debout devant les vieillards, raconta les détails de sa malheureuse expédition avec simplicité, mais sans rien perdre de sa fierté et de son audace.

— J'espère, dit-il en terminant, que mes pères les sachems n'écouteront pas les cris de ces femmes bavardes et n'attristeront pas mon cœur par des paroles sévères que je n'ai pas méritées. Les Abénaquis ont tué cinq de nos guerriers, c'est vrai ; mais nos fusils ne sont pas restés muets, et mes pères savent que nos jeunes hommes ont le coup d'œil juste. Le sang des Abénaquis a rougi les arbres de la forêt et le Grand-Esprit a fait tomber entre mes mains un prisonnier à chair blanche.

A ces mots, les sachems, qui jusqu'alors avaient écouté d'un air soucieux le récit du Serpent-Rouge, relevèrent la tête, et le plus âgé prenant la parole :

— Où est ce prisonnier ? demanda-t-il. Pourquoi mon fils n'a-t-il pas commencé par nous apprendre cette nouvelle, au lieu de nous dire des paroles si tristes à entendre pour des oreilles delawares ?

Un rapide sourire effleura les lèvres minces du rusé Delaware.

Il mit la main sur sa poitrine et répondit avec une feinte modestie :

— Le Serpent-Rouge devait faire à ses pères le récit sincère de son expédition. Il regrette de n'avoir tué que quelques Abé-

naquis, car il espérait que ses jeunes hommes pourraient suspendre à leur ceinture de nombreuses chevelures. Son *smo est affligé*, car ce n'est pas un chef français, mais l'Aigle-Noir lui-même, qu'il aurait voulu ramener au camp des Delaware.

— Ton prisonnier est un chef de la nation des visages-pâles ? demanda le sachem qui avait déjà parlé et qui se nommait Oukivari.

— Son costume et ses armes l'indiquent.

Les cinq vieillards se consultèrent un instant à voix basse.

Les clameurs de la foule étaient toujours menaçantes autour de la hutte du conseil : on entendait de longs hurlements poussés par les femmes et des cris de vengeance proférés par les guerriers.

Oukivari se leva, parut devant les groupes menaçants et fit signe qu'il voulait parler.

Au même instant, les cris s'apaisèrent.

— Le Serpent-Rouge est un grand chef, dit le sachem d'une voix forte. Vos langues sont semblables aux feuilles du tremble qui remuent sans cesse et sans raison. Les vieillards du conseil vous ordonnent de mettre fin à vos clameurs et d'invoquer le Grand-Esprit afin qu'il décide ce qui sera fait du prisonnier que le Serpent-Rouge a ramené.

Ces dernières paroles eurent tout l'effet que le vieillard en attendait. De nouveaux cris s'élevèrent, mais, cette fois, au lieu d'être dirigée contre le Serpent-Rouge et ses guerriers, la colère de cette race mobile, impressionnable, se tourna contre le malheureux prisonnier.

— Où est-il ? s'écrièrent vingt voix discordantes. Qu'on le livre à nos femmes ! Qu'on distribue ses os à nos enfants pour qu'ils en fassent des jouets ! Que son sang venge le sang delaware !

Voyant qu'il avait obtenu le résultat qu'il désirait, le vieillard se retourna et fit signe au Serpent-Rouge de venir auprès de lui sur le seuil de la hutte.

Aussitôt la tribu delaware accueillit par des cris triomphants ce chef dont elle paraissait soupçonner tout à l'heure l'adresse et le courage.

— Le prisonnier ! cria-t-elle, le prisonnier ! qu'on l'amène et qu'on l'attache au poteau de torture !

Le Serpent-Rouge adressa un sourire hautain à la foule qui l'entourait ; puis il donna un ordre à quelques-uns de ses fidèles guerriers, qui disparurent aussitôt dans le bois.

Le chef delaware avait prévu l'accueil que sa tribu lui ferait au retour de son expédition infructueuse. Aussi avait-il ordonné aux guerriers qui gardaient d'Arramonde de rester en arrière dans la forêt, car il comptait que l'annonce de cette importante capture calmerait les esprits irrités, et il voulait ménager une sorte de coup de théâtre qui devait lui rendre soudain tout son prestige.

Au moment où le malheureux d'Arramonde parut, les mains liées, au milieu des groupes de sauvages qui lui servaient d'escorte, les femmes et les guerriers assemblés près de la hutte du conseil recommencèrent leurs cris furieux. Quelques femmes delawares — celles sans doute que l'escarmouche de la nuit avait rendues veuves — se précipitèrent sur lui armées de bâtons et de couteaux ; le Serpent-Rouge fut obligé d'interposer son autorité pour le protéger.

Dans cette circonstance critique, le gentilhomme béarnais fit preuve d'un sang-froid que l'on aurait difficilement attendu de sa nature ardente et vive.

Il marchait tranquillement au milieu des sauvages furieux, recevant d'un air dédaigneux les injures qui lui étaient jetées à la face, et fixant un oeil plus curieux qu'effrayé sur ces terribles visages dont des peintures bizarres accentuaient encore la férocité.

On le conduisit à une sorte de hutte basse dans laquelle on le poussa brutalement et dont on assujettit solidement la porte faite de grosses branches entre-lacées.

Les liens qui lui serraient les jambes le firent trébucher ; il tomba, et ses mains rencontrèrent un grand corps étendu immobile sur une natte.

L'obscurité ne permit pas à d'Arramonde d'apercevoir le visage du compagnon sur lequel il était venu choir si inopinément. Mais celui-ci l'avait reconnu au mouvement où la porte s'était ouverte pour lui livrer passage.

— Ah ! mon cher enfant, dit la voix du père André avec un accent plein de tristesse, ce que je craignais est donc arrivé. Les Delaware ont surpris votre camp, ils vous ont fait prisonnier... Dieu de miséricorde ! Ouinnipeg et vos compagnons ont été massacrés sans doute ?

— En vérité, père André, dit d'Arramonde en cherchant à tâtons la main du missionnaire qu'il serra fortement entre ses mains liées, je suis bien aise d'entendre votre voix. Depuis deux heures je suis assourdi par les cris de ces coquins peinturlurés ; ils m'ont brisé les oreilles. Rassurez-vous, bon père ; Ouinnipeg et ses compagnons sont en sûreté, et si mon épée ne s'était pas brisée comme un verre, je ne serais certes pas ici. J'aurais plutôt embroché tous ces diables noirs !... Comprenez-vous cela, père André ? une épée qui me venait de mon trisaïeul, lequel l'avait fait tremper sous ses yeux dans les eaux du Guadalquivir ? Enfin il ne faut plus penser à cela. Je me suis laissé prendre comme un sot et je dois en subir les conséquences... Que vont-ils faire de moi, ces damnés sauvages ? A quelle sauce vont-ils m'accommoder ? Entendez-vous comme ils crient ? C'est que probablement ils ne se mettent pas d'accord sur ce point important. Les uns penchent sans doute pour la sauce blanche et les autres préférèrent me faire revenir dans la poêle... sur un feu doux !...

— Ah ! mon cher enfant, les Delaware ne sont pas des cannibales ! dit le père André qui avait pris au sérieux les plaisanteries de d'Arramonde.

— Ah ça ! mon père, auriez-vous par hasard l'intention de les défendre ? s'écria vivement le gentilhomme gascon.

Puis il reprit avec insouciance :

— Bah ! que m'importe ce qu'ils feront de moi après ma mort !... Ce qui me paraît certain, c'est qu'ils vont me tuer, n'est-ce pas ? Voyons, vous qui les connaissez, car tous ces gens-là ont été plus ou moins vos paroissiens, mon excellent père, dites-moi un peu ce que vous pensez de leurs intentions probables à mon égard.

Cette légèreté d'esprit, cette bonne humeur en face d'un terrible danger, surprirent le père André et le touchèrent vivement.

— Non, non, dit-il, je ne crois pas qu'ils songent à vous mettre à mort... Ah ! si l'Aigle-Noir était tombé entre leurs mains, je ne dis pas ; ils l'auraient certainement attaché au poteau de torture et auraient inventé pour lui les plus cruels supplices... Mais vous ! songez donc que les Delaware étaient encore il y a deux ans les alliés des Français !...

Tandis que le père André et Jean d'Arramonde échangeaient ces paroles, une vive agitation régnait dans le camp des sauvages.



## VI

## LE RÊVE DU JONGLEUR.

Il y avait devant la hutte du conseil un espace assez vaste où l'herbe avait été brûlée et qui servait de place publique au petit village delawaro.

Les vieillards, ayant ordonné à la foule de décrire un cercle autour de cette place, se dirigèrent vers la hutte du sorcier, qui était située à quelque distance.

Selon la coutume indienne, ils voulaient prendre l'avis de cet important personnage, l'interroger sur les causes du courroux dont le Grand-Esprit semblait animé contre la nation delaware et lui demander enfin par quels moyens on pourrait apaiser cette colère.

Ils trouvèrent le jongleur assis par terre sur sa natte, les yeux fermés, les bras pendants, dans une sorte d'extase cataleptique. Ils lui parlèrent : il ne répondit pas. Alors le grand sachem se décida à le toucher du doigt. Le sorcier ouvrit les yeux et promena autour de lui des regards hébétés.

L'un des vieillards lui apprit les événements qui venaient de s'accomplir ; il lui demanda s'il avait eu un songe qui put expliquer l'échec subi par le chef de la tribu et faire espérer que le Grand-Esprit donnerait bientôt à ses enfants rouges la victoire sur leurs ennemis.

Sans répondre, le sorcier tendit ses deux mains aux vieillards, qui l'aiderent à se lever. Il dirigea ses regards vers le ciel, murmura des mots incohérents que les sachems écoutèrent en donnant des signes d'une attention profonde, puis, poussant un grand cri, il s'avança vers le cerle formé par la tribu delaware.

Il marchait lentement. Sa figure bizarrement peinte avait de horribles contractions. Il levait à tous moments ses bras vers le ciel, ses yeux se renversaient convulsivement dans leurs noires orbites, une écume blanchâtre apparaissait aux coins de ses lèvres tombantes.

Un silence profond régnait maintenant dans le camp ; tous les regards étaient fixés sur le sorcier ; on attendait impatiemment les paroles qu'il allait prononcer.

Ce jongleur était un homme d'une taille colossale et dont la force devait être prodigieuse. Néanmoins il se traînait avec peine, appuyé sur les sachems, et à chaque instant sa tête ballottait et ses yeux se convulsaient comme s'il eût été près de rendre l'âme.

Dès qu'il fut au milieu du cercle formé par les crédules Indiens, il appuya ses mains crispées sur sa poitrine en poussant des hurlements horribles ; il semblait tourmenté par de cruelles douleurs, puis il tomba à terre, se roula, se tordit dans d'atroces convulsions et arrosa la terre d'une écume sanguinolente.

Tout à coup il porta les deux mains contre ses lèvres, les éloigna ensuite vivement, comme s'il eût arraché de sa bouche un objet qui l'étouffait, et, montrant à la foule anxieuse, terrifiée, un petit morceau d'os qu'il tenait entre ses doigts :

— Voilà le maléfice ! s'écria-t-il en se remettant adroitement sur ses pieds, le Grand-Esprit m'a délivré. Je vais parler.

Un frémissement agita les spectateurs de cette scène étrange, qui se rapprochèrent du sorcier et fixèrent leurs yeux ardents sur son visage.

Le jongleur reprit d'une voix rauque, rapide et avec des gestes désordonnés :

— Le Grand-Esprit est mécontent de ses fils rouges. Cette nuit, j'ai vu des ours dans mes songes. Areskouï, dieu de la

guerre, m'est apparu et j'ai aperçu des traces de larmes sur sa barbe blanche. Les Delawares ne sont plus que des femmes bavardes et sans cœur ; ils entrent dans le sentier de la guerre sans penser à calmer la colère du Grand-Esprit ; ils périront, ils périront tous jusqu'au dernier... Les Abénaquis prendront leurs chevelures et boiront dans leurs crânes dépouillés !...

Un hurlement de colère accueillit ces paroles du sorcier. Les guerriers frappant à grands coups leur poitrine, baissèrent la tête sous ces cruels reproches.

Un des sachems s'avança et d'un ton doux et triste :

— Mon fils a-t-il eu un autre songe ? demanda-t-il. Dirait-il aux pères de sa tribu comment ils peuvent apaiser la colère du Grand-Esprit et chasser Kitchi-Manitou, l'esprit du mal ?

— J'ai avalé cette nuit en songe un serpent blanc et un serpent noir, répliqua le jongleur ; il s'agitent dans ma poitrine et me causent d'affreuses douleurs !

— Comment mon fils explique-t-il ce songe ?

— Le Serpent-Rouge n'a-t-il pas ramené des prisonniers ?

— Oui, une robe noire et un visage pâle.

— Voilà ! s'écria le sorcier en sautant sur ses pieds et en se livrant à d'horribles contorsions ; voilà les deux serpents !... Ce sont eux qui m'étouffent, qui sufflent dans ma poitrine et qui s'enroulent dans mon esprit pour m'empêcher de voir la direction que les Abénaquis ont prise en s'enfuyant.

Ces dernières paroles du jongleur furent couvertes par des hurlements terribles. Des femmes échevelées se mirent à courir à travers le camp en criant et en frappant à coups redoublés sur des instruments de cuivre pour chasser Kitchi-Manitou.

D'autres chantaient. « Qu'on dresse le poteau de torture, qu'on y attache les prisonniers, nous voulons voir leur sang couler goutte à goutte ; nous voulons leur arracher les ongles et les dents et faire avec leurs os des sifflets pour nos enfants. »

Les guerriers, se prenant par la main, commencèrent une danse folle et leurs voix dures psalmodièrent un chant de guerre.

La hutte dans laquelle le père André et Jean d'Arramonde avaient été enfermés se trouvait à peu de distance du lieu de cette scène.

Les paroles du jongleur et les cris des Indiens qui formaient autour de lui un cercle bruyant, animé, parvenaient aux oreilles des prisonniers.

A travers les fentes des branchages dont la hutte était construite, ils pouvaient voir ce qui se passait dans le village delawaro.

(A CONTINUER.)

COMMENCÉ LE 22 JUILLET 1880 — (No. 30).

## " LE FEUILLETON ILLUSTRÉ "

PARAIT TOUS LES JEUDIS.

ABONNEMENT:—Un an.....	\$1.00
do Six mois.....	0.50
do Trois mois.....	0.25
Le Numéro.....	0.02

Dans tous les cas strictement payable d'avance.

AUX AGENTS.—A ceux qui voudront bien se charger de la vente de notre journal, nous leur vendrons 16 centins la douzaine, payable à la fin de chaque mois, et 20 par cent pour chaque abonnement que l'on nous fera parvenir. Aussitôt après réception du montant de l'abonnement, nous enverrons le journal et le reçu.

— Ces conditions sont invariables.

Toute correspondance doit être adressée comme suit : " Feuilleton Illustré, Boite 1886 B. P."

MORNEAU & CIE., Propriétaires,  
60, RUE ST. GABRIEL, MONTREAL